

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Jean Royer, Robert Giroux, Jean-François Poupart

Hugues Corriveau

Number 142, Summer 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64664ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Corriveau, H. (2011). Review of [Jean Royer, Robert Giroux, Jean-François Poupart]. *Lettres québécoises*, (142), 39–40.

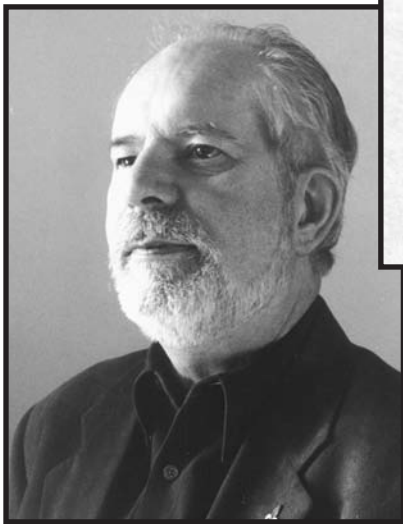
☆☆☆ 1/2

Jean Royer, *Le lien de la terre*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, [1992], 2010, 144 p., 16 \$.

Poésie à l'unisson

Nous lisons, relisons, et nous avons enfoui en nous ce substrat inspirant des textes qui accompagnent nos étonnements comme notre préhension de l'univers. Jean Royer a cette mémoire vivante des livres et des êtres, sait la valeur des réminiscences polysémiques, porteuses, amoureuses.

Hélène Thibau écrivait, en 1993, dans *Estuaire*, lors de la première parution d'une partie de ce recueil: « Il est beau de voir en la république des lettres se commettre ainsi des actes de pure générosité littéraire. Mieux que n'importe quel palmarès littéraire, *Le lien de la terre* nous invite à entrer au



JEAN ROYER



cœur profondément intime et profondément universel de la poésie. Il faut retenir cela comme une leçon.» Ces paroles sont toujours aussi vraies près de vingt ans plus tard. Cette réédition, revue et augmentée, nous fait retrouver une sensation qui perdure devant l'acte

de foi et d'amour d'un poète pour la parole poétique, pour ceux et celles qui la pratiquent, pour le simple fait de se savoir en terrain de poésie.

Le livre est non seulement beau dans son intention manifestement altruiste, mais il l'est dans l'acte de nous redonner le goût de relire ou de découvrir ces paroles errantes, parlantes, inspirantes qui sourdent des œuvres référentielles.

Parler avec

Et c'est bien cela qui compte pour nous à la lecture de ces Heures poétiques, à savoir saisir la parole de Jean Royer à travers, pour et par la voix de ceux et de celles qui habitent la conscience exsangue de la vie et des mots, le désir d'une grandeur féroce malgré les butoirs et les falaises et les politiques oppressives. Tour de ronde autour des textes chauds, qui protègent l'esprit de trop de chagrin, qui l'invite à se rappeler le bonheur des lieux et des présences.

Ainsi, là, fataliste: « Théodore mon frère où dans quelle prison / ce noir bâillon contre ton cri? » (« Lettre pour manifester Jean-Gérard Théodore », p. 112); élu: « Un ami, cet inconnu devant toi et c'est lui qui te connaît. Déjà ton ami de toujours. » (« Pour Yves Namur », p. 66); amoureux: « J'ai quitté / le silence du père / et l'aile de la mère / pour son regard / de femme unique / l'âme de la fenice » (« Micheline La France », p. 60); mémoriel: « Écrire est son geste / la respiration de l'âme / contre le corps immobile // — la voix seule a des ailes — » (« Mémoire d'Anne-Marie Alonzo », p. 52).

Plus jamais seul

Rapatriment des en-allés, des lointains et des proches, acteurs de la parole rameutés pour que perdure ce bonheur de savoir les autres à portée d'âme, à portée de mots, là dans l'indéflectible et redoutable « Présence de l'absence », comme le disait Rina Lasnier. Recueil pour ceux et celles qui connaissent la valeur de l'amitié et l'indéflectible inscription de la poésie dans l'être qui vit.

☆☆☆

Robert Giroux, *Et pourtant*, Montréal, Triptyque, 2010, 51 p., 16 \$.

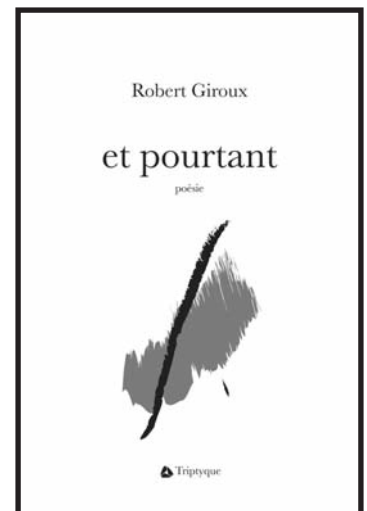
Portrait en creux

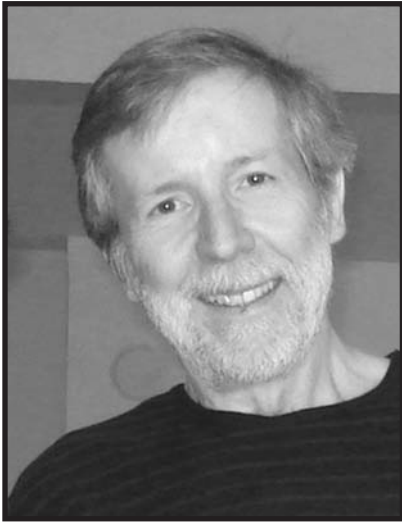
Le cœur tremble devant l'avenir, l'avidité de la vie prend encore le dessus sur le désenchantement, puisqu'il faut bien poursuivre cette entreprise de vivre qui nous est comme une fatalité.

D'entrée de jeu, l'auteur avoue: « J'ai encore une si petite expérience de la vieillesse » (« S'autoriser », p. 12). Est-ce là qu'il faut trouver le sens de cette poésie du petit rien, du confidentiel, du murmure intime? Est-ce pour cela que nous accaparons ce regard fugace au fil du temps qui passe sur le tout-venant de la vie? Quoi qu'il en soit, Robert Giroux se le dit bel et bien ce *Et pourtant*, la prononce bel et bien cette expression ambiguë qui ouvre l'espoir comme la déception, qui, dans sa double acception, porte l'essence même de cette réflexion, mot dont le double sens encore ouvre à la pensée comme à la vision.

« cette sensation d'être »

Ça va mal, tout fout le camp, l'âme est à la peine, et les poèmes accumulent les ressentiments, avec une rage un peu contenue devant ce qui va à vau-l'eau. « Le poème est ainsi la trace de [sa] confusion » (« Fausset », p. 15). Mais « une seule question dans le babil ambiant: de quel côté est la vie? » (« De quel côté? », p. 16). Surtout quand « Haïti, la peur » interpelle, renvoie l'image de la vie qui perdure, relance la lamentation ultime devant la dérisoire plainte de soi. Le poète pourrait désespérer de tant perdre du temps qui passe, de ne garder que les restes somnolents quand la conscience abrupte poursuit « les paroles vaines qui chantent dans le mensonge » (« Charabia III », p. 39).





ROBERT GIROUX

Alors, obstinés, persistent les rebuts du bonheur : « une pluie d'aube / de petits riens / des miettes / une clarté dans l'extase des feuilles » (« La même », p. 14). Mais pourtant, il y aura dans le caché, dans le froissement du malheur quelques éclats, car « le tumulte contenu des regards fera le reste / il résume à qui veut scruter les passions du monde / les tensions séculaires qui nous chavirent / bel humus que nous sommes » (« marée marécage mirage », p. 29).

« les rêveries orphelines »

Et le poète poursuit, à contre-courant, trouvant, par-delà l'exemplarité des déchéances, « la voix écrite de toutes les délicatesses » (« La leçon de Barthes », p. 19). Son rôle est celui-là. Poursuivre, inscrire, tenir bon. Quoique devant, parfois, l'inquiétude tourmente.

☆☆ 1/2

Jean-François Poupart, *L'or de Klimt*,
Montréal, Poètes de brousse, 2010, 72 p., 15 \$.

Tout ce qui brille n'est pas or

Le poète me reprocha naguère de ne rien comprendre au mot « gothique », disant que j'étais en cela comme tous les baby-boomers. Me reprochera-t-il cette fois-ci ma perplexité devant ses dérives, bien que dans l'ensemble son recueil soit d'une redoutable pertinence ? Sans doute.

Parfois, chez Poupart, comme chez beaucoup d'autres poètes actuels, nous pouvons noter un néosurréalisme référentiel (on me reproche aussi de ne pas bien comprendre le sens du mot « surréalisme ») qui, pour le moins, intrigue : « sous les saules on garde / les filles rasées comme des manteaux » (« La nouvelle objectivité », p. 11) ; ou encore cette autre allusion à ce qui pourrait être un tableau de Magritte, alors que nous croisons un « long visage de parapluie » (« Thomas de Quincey », p. 63). Qu'avons-nous affaire à savoir que le Thomas de Quincey est « dans le sol avec les cubitus des vieilles filles » (*idem*,



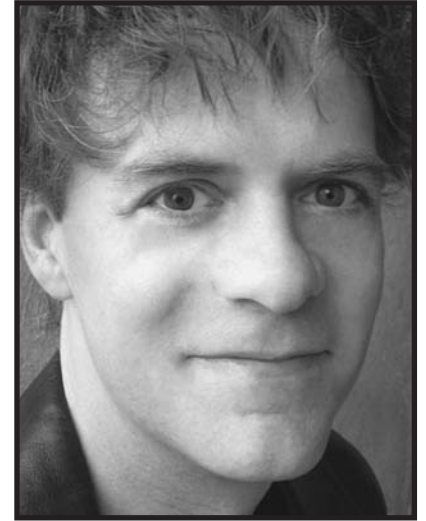
p. 59), sinon le déplorer et s'en aller lire plutôt *De l'assassinat considéré comme un des beaux-arts* ?

Polychromie clinquante

Force nous est de constater aussi qu'il faudrait des lecteurs moins complaisants auprès de Poupart pour qu'il cesse d'encombrer sa poésie d'une bimbeloterie somme toute assez dérisoire. Comme le fait que ses poèmes soient tombés au beau milieu d'un pot de peinture multicolore dans son *Or de Klimt*, et j'en veux pour preuve les 103 occurrences des couleurs qu'on y compte dont « or » (29 fois), « blanc / blanche » (20 fois), « noir / noirceur » (10 fois), « rouge / rougeur » et « bleus » (8 fois chacun), « rose / rosé » (7 fois), etc.

Sous le noir, un vrai poète

Par chance, il y a plus là, infiniment plus. La mort y prendra l'image efficace de petites filles. D'abord, en Algérie, dans « Pour arrêter de voir les fantômes se coller contre la vitre », alors que le poète nous confie : « Je dois descendre dans la cave / me confronter à la peur il y a un rat / [...] il y a une petite fille sale à travers / plusieurs morts [...] / les traces du rat s'arrêtent à moi / il est dans moi » (p. 17). Quelqu'un lui « remet une baïonnette algérienne » et d'ajouter, douloureux : « je lui demande si elle a servi / amère comme les montagnes / j'ai le goût de la tôle / la vieille voix des enfants armés » (p. 19). Nous retrouvons également l'image enfantine dans « L'or de Klimt » dédié à Nelly Arcan, devenue « une petite fille violacée » (p. 30), celle-là même qui « née de la vierge marie a souffert sous ponce pilate / a été crucifiée est morte est descendue aux enfers / [qui] laisse passer la cérémonie / laisse raconter l'énorme vide / d'une petite fille qui joue à la corde / sans jamais toucher terre » (p. 33). Quelle justesse, aussi, dans ce seul vers : « le sang est la seule aubaine des pauvres » (« La nouvelle objectivité », p. 13)!



JEAN-FRANÇOIS POUPART

Au cœur du mot

Belle aussi est sa manière d'aborder de front le sujet de la mort, là où se cache l'or du peintre, de l'Histoire, de la fatalité. Recueil qui décape l'artifice « iconique », fabuleux et somptuaire, auquel se référerait Klimt et qui prend ici, au détour de la langue, des éclats stridents et frappants. [\[9\]](#)

infocapsule

Délégation du Québec à Paris : 50 ans

C'est en présence de Jean Lesage, premier ministre du Québec, et d'André Malraux, ministre français de la Culture, qu'a été inaugurée le 5 octobre 1961 la Délégation du Québec à Paris. Un premier pas du Québec sur la scène internationale qui allait être suivi de plusieurs autres. Étrange par ailleurs que cet anniversaire soit marqué par la possible fermeture de la Bibliothèque Gaston-Miron et du bureau de la SODEC à Paris.